



**HAL**  
open science

## Cultivons la complexité!

Jérémi Sauvage

► **To cite this version:**

Jérémi Sauvage. Cultivons la complexité!. Éditoriaux en pensée complexe, L'Harmattan, 2023, 978-2-14-031939-6. hal-04446207

**HAL Id: hal-04446207**

**<https://hal.science/hal-04446207v1>**

Submitted on 8 Feb 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



### Éditorial : Cultivons la *Pensée complexe* !

Le jour où j'écris ces lignes est le jour de mon 50e anniversaire. Car je suis né une année qui se termine par un 1. Bien entendu, je sais que je ne suis pas le seul. Une de mes filles est née en 2001 (un 11/01 à 11h10), une autre en 2011 (en novembre). 50 ans... Mais je connais quelqu'un (et pas n'importe qui) qui est né en 1921. Je trouve intéressant de rapprocher certains éléments qui n'ont peut-être rien à voir. Ce midi, à l'heure de ma naissance, ma fille (celle qui est née en 2011) m'a dit : « Whaou ! 50 ans ! Tu en es à la moitié de ta vie ! ». Loin de moi l'idée de critiquer le naturel et l'optimisme caractéristique d'un enfant (mes activités professionnelles sur cette période du développement humain me dédouanent). Mais voilà bien un point de vue tout à fait coquasse... Lorsque j'étais enfant, 50 ans renvoyait à une post-existence, au statut de grand-père, à un automne de la vie. Un demi-siècle. Une moitié donc... Mais qui pourrait vivre 100 ans ?

Edgar Morin est né en 1921 et a publié plus de 100 livres... Il y a plus de vingt ans, j'ai découvert ce qu'on appelait à l'époque les théories de la complexité et du chaos, et notamment les thèses défendues et développées par Edgar Morin. Une fois dépassé le regret de ne pas avoir eu accès à ces idées avant la soutenance de mon doctorat en 1999, j'ai alors décidé d'orienter mon travail de recherche en prenant en compte ces considérations qui, sans être nouvelles pour moi, me permettraient de progresser dans mes réflexions. Heureusement, la thèse n'étant qu'un point de départ dans une carrière universitaire (message adressé au passage aux doctorants), j'ai poursuivi dans cette Voie qui, pour moi, avait été ouverte par E. Morin. Ne pas tomber dans le raisonnement simpliste, s'ouvrir à l'interdisciplinarité, dépasser les apparences...

La recherche en acquisition du langage chez l'enfant réunit tous les éléments, me semble-t-il, pour montrer en quoi une démarche de reliance est nécessaire mais aussi en quoi une absence de reliance est délétère. L'histoire moderne (depuis le 19e siècle) de ce domaine, qui consiste à décrire et à comprendre le développement de la parole des enfants, illustre de manière éloquentes la nécessité de recourir à une pensée complexe pour atteindre la complexité d'un objet de recherche. Or, un phénomène que l'on considère encore trop peu souvent comme une évidence m'interpelle depuis une trentaine d'années : l'existence d'écoles de pensée, de guerres de chapelles, de concurrence de cadres théoriques... Car apparemment, un chercheur en SHS devrait choisir « son » cadre théorique, en adhérant à une conception (innéiste, constructiviste, émergentiste, connexionniste...), en s'inscrivant dans une discipline caractérisée par des méthodologies qui lui sont propres (la psychologie, la psycholinguistique, les neurosciences, la linguistique...). Ces choix n'en sont pas vraiment dans la mesure où le jeune chercheur doctorant, dans un premier temps au moins, adopte bien souvent la posture de son directeur de recherche, elle-même façonnée à par la politique scientifique de l'Unité de recherche à laquelle il est affilié.

En ce qui me concerne, il m'avait été demandé de ne pas perdre de temps en lisant Piaget (dépassé), Chomsky (trop structuraliste), et d'autres auteurs dont j'ai compris plus tard que leur pensée ne s'inscrivait pas dans les courants de pensée dominant du moment, contextualisée dans un lieu et un temps particulier. Si ma pensée n'est pas clairement estampillée comme constructiviste, alors je suis contre Piaget et je n'ai pas besoin de le lire. De toute manière, je suis en linguistique. Puisque le psychologue Piaget a remporté une bataille des idées face au linguiste Chomsky (Colloque de Royaumont, 1975), le choix piagétien ne se pose pas. Pourquoi pas le choix chomskyen, alors ? Parce que Chomsky défend un point de vue structuraliste des langues, selon lequel les humains seraient programmés pour parler (innéisme du langage qui précède la pensée) et que son approche est, soit philosophique, soit expérimentale et biologique, c'est-à-dire sans lien avec l'émergence des idées socio-

pragmatiques de la fin des années 1970, par exemple avec la redécouverte de Vygotski et l'émergence des thèses sociolinguistiques dans le domaine de l'acquisition des langues et du langage.

Malgré tout, cette idée de réunir ce qui est éparé, de relier les contraires, de tisser des liens pour relier les connaissances m'interpelle et m'invite à réfléchir sur une question apparemment simple que je traite dans mon cours d'épistémologie en master : pourquoi pensons-nous ce que nous pensons ? Ce point de départ amène en principe à une introspection, qui elle-même conduit à une prise de conscience, que ce que nous pensons est le résultat d'une éducation à la Pensée, à des pensées. Personnellement, j'essaie d'utiliser cette méthode que constitue la pensée complexe, approche intellectuelle consistant à refuser de simplifier l'objet complexe pour l'embrasser pleinement, dans toute sa complexité. Car avec le recul du temps qui passe, il se trouve que Chomsky n'avait pas complètement tort : les études récentes en neurosciences à propos des réseaux de neurones et des neurones miroirs le confirment. Piaget non plus, n'avait pas tort, dans la mesure où la très grande majorité de la communauté scientifique en psycholinguistique développementale s'accorde à reconnaître une dynamique constructiviste dans le développement de l'enfant. Ainsi, le débat inné/acquis, qui a duré ¼ de siècle entre Piaget et Chomsky au 20e siècle (mais qui dure en fait depuis l'antiquité grecque) devrait désormais laisser la place à d'autres débats tenant compte de la complexité du développement de l'enfant. Malgré tout, pendant des années, il a fallu que le chercheur choisisse en quoi il voulait croire (à défaut de ne pouvoir le penser) : le langage de l'enfant est-il inné ou acquis ? Autrement dit, dois-je m'inscrire dans la pensée innéiste de Chomsky ou dans la pensée constructiviste de Piaget ?

Comme l'avait expliqué Edgar lors de l'inauguration du nouveau laboratoire interdisciplinaire auquel je suis affilié (L H U M A I N1), l'hyperspécialisation des disciplines et des chercheurs produit des connaissances qui ne sont pas en lien. La pensée complexe invite notamment à la construction d'une connaissance d'un point de vue global. Voilà ce qu'est pour moi la reliance : je m'en sers comme d'une épistémè permettant de ne pas s'enfermer intellectuellement, mais au contraire, de s'ouvrir aux interactions disciplinaires, cognitives, sociales, idéologiques, pour cultiver la pensée complexe.

Jérémi Sauvage

## **Recensions : sur trois essais récents (E. Morin, J. Richard, F. Rodhain), par Roland Perez**

*Entreprise & Société (ENSO) - n° 9 - 2021/1*

L'époque troublée que nous vivons appelle, plus que jamais, des analyses et témoignages permettant à chacun de nous de mieux comprendre les évolutions en cours, d'en saisir les enjeux et de tenter d'y adapter son propre comportement. Pour nous y aider, nous disposons d'un nombre impressionnant de publications de toutes sortes, tant en termes de thématiques traitées que de format ou de support d'expression. Pour la présente rubrique de recensions pour la revue *Entreprise & Société*, nous avons choisi de nous limiter à trois essais, venant d'auteurs distincts par leur personnalité, leur notoriété et les thématiques traitées, mais qui nous sont apparus particulièrement pertinents dans le débat scientifique et sociétal contemporain auquel la revue ENSO souhaite contribuer dans son champ éditorial.

oOo

Le premier essai est celui d'Edgar MORIN : *Changeons de voie - Les leçons du coronavirus* (Paris, Denoël, 2020, 155 p.). La pandémie que le monde connaît depuis fin 2019 a pris une telle ampleur, tant par ses effets directs, que par ceux des politiques mises en œuvre pour y faire face, qu'elle a suscité – et continue à susciter – des analyses nombreuses, notamment des chercheurs les plus confirmés dont l'avis est suscité en ces temps incertains. Le grand intellectuel qu'est Edgar Morin ne pouvait que se sentir concerné, lui qui depuis des décennies s'efforce de rapprocher les sciences humaines et sociales des sciences de la vie et, au-delà des spécialisations disciplinaires, plaide pour une approche intégrée de la relation Homme-Nature. Dès le printemps 2020, Edgar Morin a entrepris cet essai, paru dès juin 2020<sup>2</sup>,

---

<sup>1</sup> Unité de Recherche LHUMAIN : *Langages, HUmanités, Apprentissages, Interactions, Numérique* (Université Paul-Valéry - Montpellier 3).

<sup>2</sup> avec la collaboration de Salah ABOUESSALAM, qui co-anime la chaire UNESCO sur la complexité,

Son objet, déjà apparent dans le titre, est explicité en 4<sup>o</sup> de couverture : « A défaut de donner un sens à la pandémie, sachons en tirer les leçons pour l'avenir ».

La structure de l'ouvrage est simple et claire : après un préambule autobiographique que l'auteur, pratiquant l'auto-dérision, intitule « Cent ans de vicissitudes »<sup>3</sup>, l'introduction donne le ton : « un minuscule virus apparu dans une lointaine ville de Chine a créé un cataclysme mondial » (p. 25). Suit un exposé en trois temps, chacun étant représenté par un chapitre :

Dans un premier temps, Edgar Morin tire les « leçons du coronavirus ». Il en énumère une quinzaine, allant d'une réflexion philosophique sur les contraintes du confinement sur nos existences<sup>4</sup>, à un constat géopolitique sur la crise de la mondialisation<sup>5</sup>, en passant par des considérations sur diverses thématiques : rapport à la mort, réveil des solidarités, inégalités sociales dans le confinement, ...sans parler de commentaires sur la crise de l'intelligence ou les carences de pensée et d'action politique...

Dans un second temps, l'auteur, se projetant au-delà de la période pandémique actuelle, présente « les défis de l'après-Covid ». Il en présente une dizaine, allant du défi de type existentiel (nouveau rapport au temps, nouvelles solidarités) au danger d'une régression généralisée affectant les divers éléments de la société (intellectuel, politique, étatique).

Enfin, pour ne pas rester sur ce constat négatif, Edgar Morin propose de 'Changer de voie », reprenant et précisant les lignes directrices d'un « nouvelle Voie politique-écologique-économiques-sociale » qu'il avait exposée dans un précédent ouvrage<sup>6</sup>. L'auteur aborde tout d'abord la politique nationale, en prenant le cas de la France, proposant de conjuguer « souveraineté et mondialité », « unité et diversité », et souhaitant des réformes tant sur le plan économique que politique. Il appelle de ses vœux ce qu'il nomme « une politique de civilisation » qui se « pratiquerait contre les caractères négatifs de notre civilisation tout en développant ses caractères positifs » (p 108), ainsi qu'une « politique de l'humanité » qui « donnerait à chaque nation le sens de la communauté humaine » (p 117), couplée à une « politique de la Terre » (eaux, énergie, ...) compte tenu de « la communauté du destin terrestre entre la Nature vivante et l'aventure humaine » (p 129) ; le tout permettant un « humanisme régénéré » reposant sur le prise de conscience de ce qu'il avait déjà dénommé « Terre-patrie » (p 142).

En conclusion, Edgar Morin nous livre une dernière réflexion, concernant « l'aventure hominisante commencée il y a sept millions d'années », événement qu'il replace « au sein de l'aventure, elle-même stupéfiante, de l'univers » (p 149).

Tout lecteur, après avoir lu cet essai - en général d'une seule traite - est tenté d'en reprendre les différents éléments pour les commenter, y compris parfois lorsqu'ils sont présentés d'une manière cursive, voire péremptoire.

*In fine*, on est impressionné par la variété et la pertinence de ces réflexions (« leçons », « défis », Voie) sachant qu'elles ont été formulées quelques mois seulement après le début de la pandémie, laquelle n'avait pas encore atteint les dimensions qu'elle a connues depuis. Formulées par un scientifique respecté, au soir de sa vie, de tels propos résonnent comme un message adressé, dans une époque exceptionnelle, par un homme également hors normes. Chacun de nous se sentira concerné et tachera d'en tirer des éléments nourrissant sa propre réflexion.

oOo

Le second essai est celui **Jacques RICHARD**, intitulé « *Révolution comptable - Pour une entreprise écologique et sociale* »<sup>7</sup> (Les Editions de l'Atelier, Ivry/Seine, 2020, 143 pages). Ce petit ouvrage se veut être un manifeste exprimant le point de vue de son auteur principal et, à travers lui, du courant de pensée auquel il se rattache et qu'il a contribué à créer et façonner, depuis plusieurs dizaines d'années maintenant<sup>8</sup>. Pour Jacques Richard, « il est impossible de changer le cours des choses sans s'attaquer au

<sup>3</sup> Edgar Morin né le 8 juillet 1921, est en effet dans sa centième année....

<sup>4</sup> « le confinement doit surtout ouvrir sur l'essentiel de l'existence » (p 30)

<sup>5</sup> crise qui lui paraît refléter une boucle d'récurtivité : « la pandémie mondiale a créé une crise violente de la mondialisation. On peut se demander aussi si la mondialisation n'a pas contribué à la pandémie » (p 58)

<sup>6</sup> E. Morin (2011), *La Voie*, Paris, Fayard

<sup>7</sup> Avec la collaboration d'Alexandre Rambaud, qui coanime la chaire UNESCO « Comptabilité écologique » créée à AgroParisTech avec le concours de l'université Paris Dauphine (où était en poste Jacques RICHARD), ainsi que l'université de Reims où est en poste Yulia AILTUKOVA (ancienne thésarde de Jacques RICHARD)

<sup>8</sup> Cf le « Grand Angle » consacré à Jacques RICHARD dans ce même numéro

cœur du système actuel : la comptabilité des grandes sociétés capitalistes » (p. 6) ; par-là, « pour changer le monde, il faut avant tout changer le mode de calcul des performances des grandes firmes » (p. 7).

La démonstration se déroule en quatre chapitres dont chacun est centré sur un thème précis :

Le chapitre 1 est d'ordre historique. Son intitulé, « l'origine du système capitaliste actuel et de son mode de calcul malfaisant » est volontairement incisif pour convaincre le lecteur que « pour comprendre le capitalisme, il faut absolument connaître sa comptabilité » (p. 7). L'auteur, à partir d'un exemple pédagogique situé près de Florence à la fin du 14<sup>e</sup> siècle, montre que « l'apparition du concept moderne de capital est liée à une question de conservation et non d'usage » (p. 14). Le développement économique qui a marqué les siècles suivants jusqu'à nos jours, n'a pas modifié ce statut fondamental qui fait que « le capital en comptabilité classique est une dette à l'égard du capitaliste » (p. 23).

Le chapitre 2 a un titre également provocant : « comment ce mode de calcul malfaisant est entériné dans une constitution mondiale ». Son contenu est au diapason et se décline en neuf « thèses » successives qui se présentent comme un réquisitoire<sup>9</sup>. L'auteur en conclut que « ce ne sont pas la mondialisation ni le marché mondial qui sont les causes des problèmes actuels, mais une certaine mondialisation sous l'égide des lois comptables capitalistes » (p. 66)

Dans le chapitre 3, l'auteur, ne souhaitant pas rester sur ce constat négatif, propose de « remplacer la comptabilité capitaliste destructive par une comptabilité écologique ». Il présente, à cet effet, douze « propositions »<sup>10</sup>, lesquelles sont à la base de modèle CARE/TDL<sup>11</sup> qu'il a proposé et développe actuellement, notamment avec son co-auteur. Cela permet de proposer un « nouveau schéma comptable de l'entreprise en commun »<sup>12</sup>. En complément de cette présentation du modèle qu'il a construit, l'auteur rappelle, pour les critiquer, divers travaux concurrents, comme ceux relatifs à l'internalisation des externalités, à la taxe carbone ou au *reporting* intégré ; il les qualifie de « fausses solutions » (p. 100).

Dans le dernier chapitre, l'auteur parle de « la réforme des droits constitutionnels et législatifs au niveau de l'Etat » ; réforme qui lui paraît souhaitable pour mettre en œuvre ses propositions, Il propose notamment un « bicaméralisme systématique », dans lequel, « la chambre des représentants des citoyens... serait doublée d'une chambre des représentants des trois capitaux (naturel, humain, et financier » (p. 115).

Après une brève conclusion dans laquelle sont évoqués Aristote, Marx-Engels et le Pape François, deux annexes présentent successivement, un exemple d'application de la méthode CARE-TDI à une entreprise (p. 125) et une extension possible vers une nouvelle comptabilité nationale écologique (p. 131).

---

<sup>9</sup> 1 - « Les marchés et toute l'économie actuelle sont dominés par des lois comptables » (p. 41)

2 - « Vers une constitution économique mondiale sur la base d'une loi comptable internationale » (p. 44)

3 - « L'amour des libéraux et des capitalistes pour certaines contraintes » (p. 49)

4 - « La domination de la comptabilité capitaliste américaine dans le monde entier » (p. 51)

5 - « Le traitement inique des droits humains et environnementaux » (p. 55)

6 - « La monopolisation des organes de législation économique et comptable par les capitalistes et leurs alliés » (p. 57)

7 - « Le façonnage des esprits par la comptabilité » (p. 60)

8 - « Il n'y a pas de loi des nombres, mais certaines lois couplées avec certains nombres » (p. 61)

9 - « Il y a toujours eu une intervention du politique dans la comptabilité capitaliste » (p. 63)

<sup>10</sup> 1 - « La définition du concept de capital » (p. 72)

2 - « Le choix des capitaux » (p. 74)

3 - « La réalisation d'études ontologiques » (p. 76)

4 - « La mise en place de normes et de standards scientifiques humains et écologiques » (p. 78)

5 - « Le maintien d'une comptabilité à partie double » (p. 82)

6 - « L'imposition du nouveau modèle par des lois comptables » (p. 83)

7 - « L'établissement d'écarts de conservation (ou de soutenabilité) » (p. 84)

8 - « La tenue de budgets de coûts de maintien des trois capitaux » (p. 84)

9 - « L'inscription des budgets de coûts de maintien au passif en tant que capitaux » (p. 86)

10 - « La comptabilisation d'un coût complet écologique et humain permettant le maintien des trois capitaux » (p. 86)

11 - « Un nouveau type de profit commun » (p. 89)

12 - « Une cogestion écologique des entreprises » (p. 92)

<sup>11</sup> CARE, acronyme de « Comptabilité Adaptée à une Restauration de l'Environnement » fait un clin d'œil au « care » anglo-saxon, synonyme de « soin »

TDL, acronyme de « Triple Depreciation Line » faisant une autre allusion au « Triple Bottom Line » (TBL)

<sup>12</sup> Cf figure page 93. Le qualificatif « en commun » fait référence aux travaux d'E. Ostrom sur les « Common-Pool Resources » pour lesquels l'auteur pense que le modèle CARE-TDL sera pertinent.

La lecture de cet essai appelle, de notre part, un commentaire distinguant la forme du fond. Sur la forme, on peut regretter le ton volontairement polémique, des critiques parfois excessives (ou qui nous semblent l'avoir été) ; quelques propositions peu utiles ou à la limite du sujet<sup>13</sup>. L'auteur a voulu marquer les esprits, mais risque de se voir répliquer par ceux-là même qu'il critique : « *Tout ce qui est excessif est insignifiant* ». Ce serait dommage, car, sur le fond, ce petit ouvrage apporte une contribution de premier plan, tant sur le rôle important de la comptabilité dans le fonctionnement d'un régime économique et la critique ancrée dans l'histoire du système comptable, que par les propositions qu'il présente pour un nouveau système intégrant le capital humain et le capital naturel au même titre que le capital financier. Car c'est bien dans cette direction qu'il est souhaitable d'avancer.

oOo

Le troisième essai est celui de **Florence RODHAIN** : « *La nouvelle religion du numérique – Le numérique est-il écologique ?* », co-édité en 2019 par les Editions Management & Société (EMS, Caen) et par les Editions Libre et Solidaire (ELS, Paris), 130 pages. La question posée est importante s'il en est ; en effet si l'écologie est devenue le défi majeur que rencontrent les sociétés humaines contemporaines et si le numérique est le vecteur le plus actif de l'évolution de celles-ci, alors il est légitime de se demander si ce vecteur est de nature à surmonter le défi posé. Si la réponse était positive, le monde pourrait être sauvé ; en cas contraire, nous avons des soucis à nous faire....

L'auteure qui est une universitaire, spécialiste des systèmes d'information, n'a pas voulu ajouter une publication supplémentaire à un curriculum scientifique déjà bien fourni, mais, comme elle l'écrit, son essai « se veut pamphlet, étayé par la vulgarisation scientifique, délaissant le jargon académique... » (p. 15). Dans cette perspective, elle a organisé son ouvrage en deux parties distinctes et structurées de manière spécifique.

Dans la première partie, elle tente de répondre à la question posée – « Le numérique est-il écologique ? » - en produisant une série de « chroniques » (une vingtaine au total) présentant différentes situations et des exemples montrant que, à l'inverse des idées reçues, le numérique ne rime pas vraiment avec l'écologie et qu'au contraire, il contribue à accentuer l'empreinte des activités humaines sur l'écosystème planétaire. Ainsi sont pointées les illusions portées par la novlangue du numérique sur la dématérialisation, le « cloud », le « zéro papier », le « zéro déchet », le « zéro déplacement », etc... Toutes ces petites histoires sont contées sur un ton badin, accessible à tout lecteur ; elles reposent néanmoins sur des observations corroborées par des études scientifiques, notamment en ce qui concerne la part de l'industrie du numérique dans certains domaines sensibles au plan écologique (comme l'utilisation des terres rares, le coût en énergie des data centers et la prolifération des déchets constitués par les appareils obsolètes)<sup>14</sup>.

Dans la seconde partie, intitulée : « contextualisation : la nouvelle religion du numérique » l'auteure propose un essai autour d'une idée centrale : les bienfaits supposés du numérique sont tellement vantés qu'ils lui semblent relever de la religiosité : « Le Dieu numérique représente une aubaine qui vient à propos dans une société de consommation exposant des signes d'essoufflement » (p. 16). L'auteur développe cette métaphore tant au long de son essai, proposant « les dix commandements de la nouvelle religion » (p. 85), parlant ici de « genèse » (p. 88), là d'« apôtres » (p. 84), ailleurs de « curés » (p. 100) ; s'interrogeant même sur la possibilité d'une « laïcité numérique » (p. 102), sur le « baptême » via la biométrie (p. 108), allant jusqu'à « l'extrême onction » (p. 111).

En conclusion, Florence Rodhain, s'appuyant sur une leçon du grand résistant Raymond Aubrac pour qui « comprendre, c'est rendre la lutte possible » (p. 113), conseille de « se réveiller, penser, résister, oser l'hérésie » (p. 115). Elle oppose au « faux changement » que constituent les politiques dites de « développement durable », le « vrai changement » qui correspondrait à une politique de « croissance

---

<sup>13</sup> Ainsi sur la demande de « Référendum d'initiative populaire » (RIC) (p. 116)

<sup>14</sup> Nous serons un peu plus réservés sur l'argument relatif aux déplacements ; en effet, si pendant longtemps, les rencontres dites en « distanciel » n'ont eu que peu d'incidence sur celles dites en « présentiel » et donc sur le rythme des déplacements des personnes concernées, la pandémie que le monde subit depuis fin 2019 a entraîné des mesures régaliennes restreignant drastiquement ces déplacements, et maintes réunions n'ont pas su tenir qu'en distanciel, redonnant à l'outil numérique un rôle salvateur... Mais cette crise mondiale était postérieure à l'ouvrage sous revue...

de la conscience » (p. 120). Selon son expression imagée, « il s'agit de passer du vert à la vertu » (p. 121) ou encore, parodiant Rabelais, « croissance sans conscience n'est que ruines et larmes » (p. 122).

Dans une « Postface », l'auteure revient sur cette position philosophique et recommande d'« ouvrir les yeux et prendre le risque de tourner le regard vers l'intérieur » (p. 123). Elle exhorte chacun de nous de « faire preuve de discernement en laissant le numérique à sa juste place en refusant sa domination » (p. 130).

Comme on a pu le voir, cet essai s'est volontairement démarqué d'une publication conventionnelle tant en termes de problématique que sur la forme rédactionnelle. Cette double distanciation était-elle nécessaire pour convaincre le lecteur ? L'auteure en était probablement persuadée, pensant, par son style décalé, atteindre plus de lecteurs et mieux les convaincre. C'est probable et on ne peut que se réjouir de pouvoir intéresser ainsi un public non spécialisé, donnant ainsi au concept de « vulgarisation » un statut de « popularisation ». Cependant, il ne faudrait pas qu'une lecture agréable laisse seulement le souvenir des bons mots qui émaillent les chroniques de la première partie et l'allégorie développée en seconde partie, et que le lecteur en oublie le fond. Ce serait dommage, car, à l'instar de certaines œuvres théâtrales, on peut dire que le ton est léger sur un sujet qui ne l'est pas ; Florence Rodhain nous amène, avec le sourire, à réfléchir à une question majeure. Le sujet traité de la relation entre numérique et écologie est et restera prégnant, car, même si la crise majeure que le monde connaît actuellement en modifiera certains paramètres, il nous paraît clair que le débat auquel cet essai participe va continuer et s'amplifier.

oOo

*In fine*, les trois ouvrages sous revue, au-delà de la spécificité de chacun en termes d'auteurs, de thèmes traités et de styles rédactionnels, présentent quelques points communs qui justifient peut-être, si besoin était, d'avoir ainsi été réunis dans la présente recension.

Le premier trait commun est qu'il s'agit de « petits » ouvrages en termes physiques (130 à 150 pages), format qui est souvent celui d'un essai personnel, dans lesquels l'auteur vise à faire passer quelques idées fortes plutôt qu'une longue étude. C'est le cas de chacun des trois présents essais lesquels, une fois de plus, démontrent que l'impact d'un écrit n'est pas proportionnel à son nombre de pages....

Toujours au niveau formel, chaque auteur s'est, à des degrés divers, affranchi des conventions académiques usuelles au profit d'un ton plus direct, plus engagé, faisant apparaître, peu ou prou, ses positions idéologiques et doctrinales - sa *weltanschauung* -, ce qui est finalement plus honnête que des présentations apparemment neutres, mais qui sont souvent, comme le rappelait François Perroux, « implicitement normatives ».

En effet, sur le fond, les différents sujets traités sont trop importants pour permettre aux chercheurs qui en parlent de le faire avec un total détachement. Chacun des ouvrages porte, pour une part, une partie des questions qui nous concernent tous.

## **Tribune libre<sup>15</sup> : Petit exercice d'analyse de discours de F. Vidal**

Voici quelques jours, j'ai appris que j'étais (peut-être) « islamo-gauchiste ». Le 12 février 2021, Frédérique Vidal, en interview avec J.-P. Elkabbach, déclare : « *Moi je pense que l'islamo-gauchisme gangrène la société dans son ensemble et que l'université n'est pas imperméable, l'université fait partie de la société. Ce que l'on observe dans les universités, c'est qu'effectivement il y a des gens qui peuvent utiliser leur titre et l'aura qu'ils ont, ils sont minoritaires, pour porter des idées radicales ou des idées militantes.* » À partir de là, un certain nombre de réflexions me viennent à l'esprit, grâce notamment aux commentaires des uns et des autres.

Au risque d'opérer une déformation professionnelle, il est impossible pour moi de ne pas faire une petite analyse de discours. Arrêtons-nous d'abord sur l'emploi du terme « islamo-gauchisme ». Utiliser aujourd'hui les termes dérivés de celui d'« islam », ne peut être considéré comme neutre dans le contexte général que connaît le monde depuis les attentats terroristes revendiqués par différents mouvements islamistes depuis les attentats des années 1980, en passant par le GIA de 1995, Al Qaïda

---

<sup>15</sup> Reliance en Complexité n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les articles publiés dans cette rubrique ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

(2001) jusqu'à Daesh et les nombreuses attaques notamment en France ces dernières années. Le milieu politique, dans n'importe quel pays, notamment dans ces mouvances les plus à droite (*Trumpisme* aux USA, Extrêmes droites montantes dans la plupart des pays européens), sait parfaitement jouer sur l'amalgame en accentuant la confusion entre *islam* et *islamiste*. Si je suis bien incapable de définir précisément ce qu'est la *Pensée complexe* morinienne, je pense savoir que le propre d'une pensée « simpliste » serait de simplifier certaines nuances subtiles en faisant croire, à dessein ou non, qu'une contre-vérité n'est pas toujours fausse. Concernant le terme *gauchisme*, il est curieusement utilisé par des personnes qui ne sont pas de gauche et se caractérise, comme on dit en linguistique, par « une charge culturelle partagée » (Galisson), c'est-à-dire une connotation sociale renvoyant à un ensemble de subtilités sémantiques, en l'occurrence ici, négative. Un *gauchiste* n'est pas seulement une *personne de gauche*, c'est une personne très à gauche, d'extrême gauche, voire d'ultra gauche, comme ces casseurs qui mettent à saque les rues de Paris à la fin des manifestations anti-gouvernementales. Or, il existe sur un plan idéologique d'autres noms pour catégoriser ces trois formes d'identité de gauche : le *socialiste* (ou *socio-démocrate*), le *communisme*, le *révolutionnaire* (*bolchevisme*, *trotskyisme*, etc.). Ainsi, utiliser le terme *gauchiste* signifie revient à produire un acte *anti-communiste*, dans son sens général. L'*islamo-gauchisme*, comme terme linguistique, un mot-valise assimilant les « gens » de gauche à des musulmans (donc potentiellement terroristes puisque la confusion est entretenue). La preuve, le sort des Palestiniens est régulièrement défendu par ces partis politiques depuis la deuxième intifada, et dans le cadre d'une pensée simpliste, le gauchiste pourrait devenir « antisémite », à condition d'opérer le même raccourci entre *islam* et *islamiste* qu'avec *antisionisme* et *antisémitisme*. L'historien Pascal Blanchard précisera même que la construction lexicale de ce type de mots-valises renvoie à d'autres époques de l'histoire : des *judéo-bolcheviques* des nazis (eux-mêmes appartenant au *national-socialisme*) à partir de 1941, aux *socio-communistes* de Jean-Marie Le Pen dans les années 1970-80, en passant par les complots *judéo-maçonniques* de l'État Français de Pétain entre 1940 et 1944. Et justement, le *judéo-maçonnisme* est dénoncé par le journal Paris Soir en 1940, rappelle Blanchard (le 23 février 2021), en appelant à « nettoyer les universités des *judéo-maçonniques*... » De là à penser qu'une *gangrène* en remplace une autre, d'une époque à l'autre, il n'y a qu'un pas. Car au-delà du choix des termes que l'on utilise tous, il faut garder à l'esprit que les discours également peuvent être connotés et faire référence à plus que ce qu'ils semblent signifier de prime abord. Ce problème de *gangrène*, selon Madame La Ministre, se manifeste à l'échelle de la Société dans son ensemble, c'est dire la lame de fond que cela représente. Or, puisque l'Université fait partie de la Société, elle n'est pas épargnée par ce phénomène. F. Vidal poursuit en précisant que « on » observe dans « les » universités, des « gens » (c'est-à-dire des universitaires : chercheurs et enseignants-chercheurs) qui ont si peu d'éthique intellectuelle qu'ils propagent des idées radicales ou militantes, sous-entendu « islamo-gauchistes ». Nous apprenons donc que les « gens » des universités sont observées par des « on » qu'on ne connaît pas. Au passage, la généralisation du milieu universitaire me semble être, également, un *simplissisme* encore plus rapide : se pourrait-il qu'il y ait autant d'universitaires islamo-gauchistes à la faculté de Droit de Montpellier qu'ailleurs ?



*Maux à relier.* Le samedi 20 mars 2021, la Plume Noire, une librairie libertaire et associative des pentes de la Croix-Rouge, a été prise pour cible par plusieurs dizaines de militants fascistes armés et encagoulés. Drôles d'oiseaux ! Enfin, pas drôles du tout en fait. Car nous pourrions tous y laisser des plumes.



Eh bien moi, Jérémie Sauvage, je ne pense pas qu'un Ministre de la République puisse tenir de tels propos sans intentions cachées, peut-être moins évidentes mais avec des objectifs parfaitement clairs. Tout d'abord, la réaction ne s'est pas faite attendre. Le CNRS et la CPU (*Conférence des Présidents des Universités*, qu'on ne peut pas soupçonner d'anti-macronisme primaire) ont clairement réaffirmé que le terme *islamo-gauchisme* (dénaturé sur le plan sémantique depuis Taguieff en 2002) n'est pas un *concept* scientifiquement défini, encore moins une *notion* et qu'il restait un terme flou sans valeur sociologique ou philosophique. Alors, à qui profite le crime ? Je vais tenter une réponse, qui m'est toute personnelle, mais qui je l'espère interpellera qui le souhaite.

Depuis des semaines, les médias nous envoient, à nous les citoyens, une projection du 2<sup>e</sup> tour des élections présidentielles 2022 : la revanche entre E. Macron *vs.* M. Le Pen. Il faut malgré tout préciser que, il y a cinq ans, en 2016, quatorze mois avant le premier tour, ces mêmes médias annonçaient le trio gagnant des élections de 2017 : 1. A. Juppé ; 2. M. Le Pen ; 3. F. Hollande. On sait depuis ce qu'il est vraiment advenu. Que s'est-il passé depuis 2017 ? Globalement, le groupe parlementaire LREM a perdu beaucoup de ses troupes (44 députés en trois ans), essentiellement ce qu'on appelle « l'aile gauche », pour incompatibilité idéologique sur le plan politique. Je n'ai pas de boule de cristal ni pouvoir divinatoire. Mais je ne serai pas étonné que plus d'électeurs votant traditionnellement de gauche s'abstiennent en cas de second tour Macron-Le Pen en 2022. Cependant, la politique LREM depuis 2017 a également divisé la droite républicaine, certains rejoignant la Majorité, d'autres s'affichant dans l'opposition. Et voilà le problème : si la gauche ne fait plus (ou fait moins) barrage au R.N. (voir les Municipales à Perpignan), LREM aura besoin des votes de L.R., y compris de l'aile droite, souvent incarnée par Wauquiez, Ciotti et consorts... qui pourrait se laisser tenter par les sirènes populistes de Le Pen et faire basculer la majorité de l'autre côté. Surtout après la percée des écologistes en 2019 et l'émiettement des partis de gauche. Étant donné que l'Université est en crise et que peu d'universitaires soutiendront son camp politique, Madame Vidal devient le canal idéal pour envoyer un message très clair à la droite française : « soutenez-nous dans notre lutte politique contre la gauche, représentée par ces ingrats d'universitaires qui refusent mes réformes ». Voilà ce qu'a dit réellement Frédérique Vidal.

La pensée complexe nous invite notamment à refuser une pensée réductrice, comme l'explique Edgar Morin. Mais parfois, ce réductionnisme n'est jamais aussi difficile à combattre que quand il est savamment entretenu à dessein par certains. Heureusement, même dans ce cas, la vérité reste plus complexe que ce que les apparences veulent bien nous faire croire.

Jérémie Sauvage

## Actualités des membres du groupe et publications

Les étudiants de l'Ecole des Hautes Etudes en Santé Publique de Rennes ont décidé de nommer leur promotion « Promotion Edgar Morin »



**Deborah Nourrit** et **Nathalie Will** présenteront une communication intitulée « Contexte capacitant et émotion : les leviers à la co-construction de projet » et un poster intitulé « L'émergence de la pensée complexe sur l'application de la Pédagogie du Sens » dans le cadre du SFERE-AMPIRIC *Apprentissages, stratégies et politiques éducatives. Quelles interdisciplinarités, méthodologies et perspectives internationales ?* conférence du 30-31 mars 2021, à Marseille.

Jérémi Sauvage et Déborah Nourrit présenteront, le 2 avril 2021 de 10h à 12h une conférence dans le cadre du séminaire du laboratoire L H U M A I N (Université Paul-Valéry – Montpellier 3) intitulée : « Humanité Numérique et Pensée complexe ». <https://lhumain.www.univ-montp3.fr/fr/node/179337>



**David Vallat** (Sciences Po Lyon), a présenté "Complex thinking in organization studies: from theory to practice" Webinaire IXXI-INSA-ENS de Lyon "Epistemic commitments of complexity theories", 25 janvier 2021. (<http://www.ixxi.fr/agenda/seminaires/les-engagements-epistemiques-des-theories-de-la-complexite>)

**Philippe Michel** (Hospices Civils de Lyon) & **David Vallat** (Sciences Po Lyon) ont présenté « L'impact de la crise Covid sur l'évolution des concepts et pratiques en gestion des risques dans les établissements de santé », International Society for Quality in Health Care (ISQua), Virtual Event, 23 mars 2021.

Samia Saadani, Nicolas Balas et **Florence Rodhain** (2021), « Manufacturing controversy : 'Reverse racism' as backlash to antiracist interventions in France », *Equality, Diversity and Inclusion : An International Journal*, vol. 40, n°2, pp. 114-133, DOI:<https://doi.org/10.1108/EDI-07-2020-0205>.



## Membres de Reliance en Complexité

- Serge Amabile, Professeur des Universités, Sciences de Gestion, Université d'Aix-Marseille
- Abdel Aouacheria, Chargé de Recherche CNRS, Biologie, Université de Montpellier
- Ousama Bouiss, Doctorant, Sciences de Gestion, Université Paris Dauphine
- Nicolas Darbon, Maître de Conférences, Musicologie, Université d'Aix-Marseille
- Stéphane Guilbert, Professeur Montpellier SupAgro, INRA, CIRAD
- Philippe Guiliani, Professeur, Sciences de Gestion, Montpellier Business School
- Jean-Louis Le Moigne, Professeur émérite, Université d'Aix-Marseille, Réseau Intelligence de la Complexité MCX-APC
- Sandrine May, Consultante en Relations Humaines
- Régis Meissonier (coordinateur), Professeur des Universités, Sciences de Gestion, IAE MRM - Université de Montpellier
- Edgar Morin, Directeur de recherche CNRS
- Deborah Nourrit, Maître de conférences, STAPS, Université de Montpellier
- Adrien Peneranda, Sciences Politiques Toulouse
- Roland Pérez, Professeur Emérite, Sciences de Gestion, Université de Montpellier
- Florence Rodhain, Maître de Conférence HDR, Sciences de Gestion, Université de Montpellier,
- Pascal Roggero, Professeur des Universités, Sociologie, Université Toulouse 1 - Capitole
- Jérémi Sauvage, Maître de conférences HDR, Acquisition et didactique des langues, Université Paul Valéry
- Fabienne Serina-Karsky, directrice département éducation inclusive, Institut Catholique de Paris
- Nathalie Will, Fondatrice Pédagogie du Sens®, Directrice de l'École Internationale Antonia, Montpellier